

## Hannah, fin de rencontre

Intacte. Retrouvée intacte. La même énergie.

Je me suis vite propulsé dehors, ce dimanche matin. Quittée la couche humide et sombre. Le ciel est clair. Il ne pouvait en être autrement : le ciel est avec moi.

Elle m'a toujours donné ça, l'énergie. A son contact, je drainais les feux du ciel. Elle m'a donné de comprendre le bonheur de la foudre... et voilà que défilent les images des Zeus, Arjuna, Shiva... ils ont en commun de porter au poing le même diamant le même éclair... J'aime rapprocher ce qui est distant ; à vrai dire des variantes sur le thème du métissage. Entre elle et moi.

Parti pour le parc Georges Brassens à la recherche du premier soleil, je m'engage dans la rue de la Saïda. Je longe des immeubles en réfection, tombe sur une inscription dans laquelle je cherche un sens second : « Fondation de Madame Lebaudy ». Les mots et les choses font signe, je crois au surréel. Je n'avais jamais pris cette rue, pourtant proche de mon appartement. Sans m'en rendre compte, j'ai quitté mes trajets habituels. J'ai envie de nouveauté... Je ris de moi : voilà mon aventure, prendre cette rue plutôt que celle d'à côté. Elle qui rêvait toujours de traverser le monde, elle ne pouvait évidemment pas se contenter de si subtils déplacements !

Je continue mon dialogue intérieur, le même depuis trois ans. Je lui réponds : « Le lieu m'importe peu. Le monde n'est que de la matière brute. Il faut un sens pour qu'il s'anime. Et la rue de la Saïda, ce matin, c'est le nouveau. Serais-je à Zanzibar,

Pondichéry ou New-York que je ne vivrais rien de plus, rien de moins ». Comme trop souvent, je durcis la répartie. En fait, je cherche l'ailleurs, comme elle. Je sens mon pas très élastique, je suis parti pour rebondir sur la terre entière, j'ai le goût de l'espace.

Mais je ne veux connaître que le départ. Désormais je sais rester dans le désir. Juste le désir sans objet et sans fin. La marche sans destination, pour repenser à elle, et battre au rythme de mes pas les cartes de notre dernière rencontre.

\*

Il y a d'abord le rendez-vous au Zimmer. En trois ans, aurait-elle changé ? J'entre, je cherche dans la salle. Je fais demi-tour pour m'installer près de l'entrée. Sur ma gauche se trouve une jeune femme plutôt mince. Elle ne m'a pas accroché l'œil quand je suis arrivé. C'est elle.

Je franchis la distance, de son sourire au mien. Nous nous regardons de loin. De plus près. Les mains sur les épaules, l'aller et retour d'un baiser d'une joue l'autre. Je n'avais pas le souvenir d'un buste si fin. Sous la veste, les seins semblent avoir disparu. Je me rappelle, elle était gorgée comme un fruit mur... Son sourire lui barre le visage entier. Elle a le visage d'un chinois, concentré dans un seul sourire derrière lequel je ne vois rien. Je m'inquiète de ne rien discerner, qu'un masque.

Nous nous asseyons. Face à face, nous nous détaillons. Avant, elle était dans l'agitation permanente. Elle happait, retournait, malaxait entre ses doigts le premier objet qui lui tombait sous la main. Il fallait toujours qu'elle ait quelque chose en paume. Cette activité parasitait mon attention : elle avait tant de choses à dire à faire à l'objet du moment !

Aujourd'hui, ses gestes sont mesurés, son tailleur impeccable. Ses cheveux brillent comme lorsqu'elle vient de les laver. Je retrouve ses reflets auburn. J'imagine qu'elle a pris soin à sa toilette. J'entrevois, sortant du bain, un corps très propre que je connais bien.

– Tu n'as pas du tout changé, me dit-elle.

– Toi non plus.

J'ai envie de la retrouver telle quelle. En même temps de découvrir la nouvelle femme.

– Tu es fier, dit-elle. J'aime cela, la fierté.

Je sens comme je me tenais vertical en venant jusqu'à elle. Elle me fait ce don : la fierté que j'ai. Elle a cette intelligence : en un mot, elle dit l'essentiel.

Trois ans que nous ne nous sommes vus. Depuis son départ brutal, que j'avais tout de suite entériné. Disparue corps et âme, comme si elle n'avait jamais existé...

Nous sommes deux vieilles connaissances qui échangeons des nouvelles du temps : que sont devenus les amis, quels pays avons-nous découvert... Elle m'apprend qu'elle voyage moins... A vingt ans elle raffolait encore des glaces, surtout le sabayon de chez Salem, à La Marsa, à vingt cinq ans elle trouva moins d'intérêt au ski : « Tu sais, toujours monter et descendre... » Comme si le temps était une perte progressive des goûts d'enfance. Mais le voyage, c'est pour toujours !

– Je suis allée à La Réunion.

– Déjà, avant, tu voulais aller à La Réunion.

– Pas possible !

Ses yeux brillent. Elle ne se souvenait pas. Elle est heureuse que, déjà, avant – qu'il y ait une continuité. Elle me parle des volcans. Elle s'est promenée seule au bord des cratères, elle a marché sur la lave. Elle ne savait jamais si la croûte,

chaude sous les semelles, résisterait ou non. Nous faisons silence. Elle a retrouvé ses vieux démons. Empédocle. Elle n'a pas sauté. La lave n'a pas cédé sous son poids. Elle est là, merci.

– Nous avons vu un film sur La Réunion.

Elle a voulu marcher seule au bord du volcan, à La Réunion. Elle tenait à me le dire. Ce défi. Son goût de jouer avec le danger. D'inquiéter ceux qui l'aiment. Je n'ai jamais voulu être un danger pour elle. Est-ce une erreur ?

Elle marchait seule, à La Réunion, elle avait laissé seul l'homme avec qui elle devait être, à La Réunion.

\*

Elle porte un ensemble de toile vert pomme acide. Un de ces tailleurs que l'on achète vite fait sur un boulevard. Une insigne que l'on porte une saison et que l'on jette. Un costume au féminin, aux épaules carrées, souvenir d'officier. Je porte un uniforme semblable. La même défroque sociale, censée situer précisément dans la gradation des pouvoirs.

Nous sommes à l'abri derrière nos barrières de signes. Nous sourions depuis nos retranchements. Je me sens lisse. Le noyau reste scellé. Il y a avant, et aujourd'hui. Nous tenons à maintenir le passé refermé, dévitalisé ; à constater que nous sommes bien séparés.

Nous pourrions en rester là. A cette heure de conversation où nous échangeons des nouvelles. A être simplement heureux de se revoir. Que devient-elle ? Elle écrit, elle lit Georges Bataille. Avant, elle ne supportait pas mes lectures érotiques. Elle dit que l'hôpital c'est fini. Elle s'esclaffe. Je me souviens, elle s'est battue pendant des années pour obtenir ce poste.

Voilà que d'un rire, elle tourne la page sur les rêves que je lui connaissais.

– Et puis l'argent, ce n'est pas important.

Elle rit encore un peu trop fort. Finis les soucis de carrière, les rêves de puissance. Elle est ailleurs. Nous nous étions tellement heurtés à propos de ses ambitions. J'ai le sentiment de retrouver dans sa bouche ce que je lui disais. Mais déformé. Comme une image transformée par un prisme.

– Je fais de la formation, je me déplace un peu partout en France.

Lorsque je vivais avec elle, moi aussi, un peu partout en France... Voilà qu'elle écrit comme moi, qu'elle forme comme moi, qu'elle délaisse les activités de soin comme moi...

\*

Moi aussi, je suis devenu elle. J'ai avalé son image. Sa caricature.

Avec ma nouvelle femme, si vite trouvée après notre rupture, je me comporte comme elle. Comme je la voyais. Je suis insensible, il y a en moi une zone morte qui me donne l'impression de sortir du registre de l'humain. Je signifie froidement que je voudrais être ailleurs, je m'absente, je l'inquiète... Elle m'attend, elle se plaint, elle jalouse, elle entre en colère, elle interdit... comme j'étais.

Pour conjurer la perte, comme un échange de substance : chacun est devenu l'autre ; à la fois l'un, et l'autre.

\*

Ainsi sommes-nous complets, face à face, deux androgynes heureux de se croiser un moment. Nous nous disons que nous aimerions nous revoir. Cette fois, nous pouvons nous séparer en bonne amitié. En toute douceur. C'est peut-être ce que nous sommes venus faire.

J'avais craint qu'elle souhaite me revoir pour me liquider. Pour combler la fracture entre le jour où nous étions ensemble et le lendemain où nous ne l'étions plus, ce trou dans le tissu du temps : il n'y avait eu personne sur qui fermer la porte. Pour que, par des mots lancés, des mots reçus, la séparation s'accomplisse. Pouvoir se dire, en me regardant : cet homme que j'ai aimé, c'était donc cela ! Et le dernier regret serait oublié.

\*

Je ne sais pas m'arrêter au bon moment. Je suis trop avide, passant trop vite du manque au trop plein. Je lui propose une prolongation. Un dîner qu'elle accepte, dans un restaurant indien près de Beaubourg.

Ensemble, nous avons parcouru le Rajasthan, l'Uttar Pradesh, le Tamil Nadu, le Kerala, le Karnakata. Depuis trois ans, j'imagine que nous nous aimions, en Inde ; je reconstruis notre dernier voyage, en fait accompli dans le mutisme, la volonté de m'écarter d'elle, pour en faire un paradis. C'est là que je l'invite. Nous voici installés face à face, à Paris, dans la pénombre du restaurant indien. Je ne pense pas aux soirs que nous avons passés ainsi attablés à Kanchipuram, Kovalam ou Panaji, dans un silence buté.

Ce soir, à Paris aussi, la conversation s'effiloche. Une vague de lassitude me gagne. Je connais ces brusques pertes de sens, le

désintéressé soudain pour les situations, les personnes ; n'importe qui pourrait être en face de moi, elle devient n'importe qui ; je ressens l'ennui, l'envie d'aller ailleurs. Mais nous avons commandé nos plats. Me lever pour prendre congé serait un geste excessif, alors que je souhaite juste tourner la page sans faire de bruit. Je poursuis le cours des échanges sans enthousiasme. Sur la lancée. Le cœur n'y est plus.

Le sent-elle ? Elle condamne ma tendance à voir les choses en noir. Quelle que soit la situation, il faut garder la joie ! Avoir cette ressource ! Elle a hérité de cette vertu. De ce courage. Il a fallu que ses aïeux soient doués de cette ténacité à vivre pour qu'elle soit face à moi aujourd'hui.

Elle touche juste, encore : dans l'épuisement, j'ai renoué avec les gémissements de ma famille. Leur goût pour détailler leur misère. Ils n'avaient que cela, c'était le sel de leur vie. Leur seule propriété.

\*

Je ne me souviens plus comment nous sommes sortis de là. Je revois la tête penchée, de trois quarts, sculptée par la demi-lueur de la bougie : la figure de beauté surgie du visage de tous les jours. J'accueille l'apparition sans dire un mot : le velouté sombre des yeux, la douceur de la peau, la pose qu'elle prend ; dans ce bonheur physique, j'ai le sentiment de voir surgir d'un fond oublié une image d'émerveillement...

\*

Je marche toujours dans la rue de la Saïda, je répète : « hors du temps et des lieux ». Ce qui me lie à elle, c'est ce fond

oublié. Une communauté sans nom. Il y a seulement à constater que nous partageons cela.

Ce sentiment est si fort que je m'arrose le droit de dire « nous », comme nos individualités s'effaçaient. Voilà ce qui était invivable. Entre nous.

\*

Elle me raconte l'instant où elle ne m'a plus aimé. Sur le moment elle ne savait pas, elle l'a compris bien plus tard. C'était à Cochi, sur le bateau qui fait la navette entre Mattancheri, Willingdon Island et le continent.

Je crois me souvenir. Une sensation remonte. De solitude avec elle. Le ciel est sombre, barré de nuages. Des stores de toile épaisse battent aux ouvertures. Ils sont censés nous protéger de la pluie. Elle est assise, de trois quarts dos. Ni refus ni ouverture de sa part : elle n'est pas là. Je crois qu'elle m'avait retrouvé par hasard près de Shanmugam Road. Ou bien nous nous étions donné rendez-vous. Elle revenait de la synagogue. Elle avait souhaité être seule avec les juifs disparus de Cochi.

Ce soir-là, sur le bateau, elle s'est détachée de moi.

La pensée vient : ce sont les juifs disparus de Cochi qui l'ont détachée de moi. J'ai toujours porté la marque infâme du bourreau. Entre nous, l'histoire que nous ne pouvons abjurer.

J'imagine son voyage, assise près de moi sur le bateau de Cochi. Les stores battent sur le ciel sombre. Elle sent une fin mais cela n'éveille plus de tristesse. Quand vient la fin déjà elle n'éprouve plus la fin. Elle est déjà après la fin.

Dans le restaurant indien de Paris, elle a besoin de me raconter comment elle s'est détachée de moi. Pour le faire une seconde



fois en me le disant. J'assiste en silence. Pour être elle-même, elle se sépare. Je prends acte.

\*

Depuis trois ans je lui parle et lui écris. En monologue. Pendant longtemps, il a suffi que je prenne une femme dans mes bras pour retrouver très physiquement sa peau, son volume. J'avais toutes les images d'elle, inscrites en moi avec une précision hallucinatoire.

Lorsque j'ai déménagé, après notre séparation, j'ai accroché au mur une reproduction de Matisse, La Porte de la Casbah, parce qu'elle évoque les lumières de La Marsa où nous avons séjourné, et que la forme esquissée dans l'ombre bleue, ronde et légère, est la sienne.

Depuis trois ans, parcourant les rues de Paris, je recueille les souvenirs. Roulant seul, sur l'autoroute vers le sud, elle est près de moi. Sa présence intacte. Je l'aime sans elle. La séparation ne passe pas entre elle et moi, mais entre celle que j'aimais et l'autre qui erre quelque part dans le monde.

Un jour, il m'est apparu que celle que j'aimais était plus réelle que l'autre. J'ai pensé la chose : j'ai échafaudé des constructions logiques pour justifier le fait de l'aimer sans elle. Premier postulat : la réalité d'un être réside dans le désir de l'autre. C'est dans le miroir du regard de l'autre sur lui qu'il se construit. Deuxième postulat : une fois disparus, nous ne sommes pas morts tant que la mémoire des autres nous porte. Troisième postulat : même chose pour les vivants, ils existent moins en eux-même que par l'autre. Quatrième postulat : elle était par mon amour pour elle. Cinquième postulat : en m'abandonnant, elle s'est quittée elle-même, ne circule dans

le monde qu'une virtualité d'elle-même. (Axiome implicite : je suis tout amour, aucun autre regard que le mien ne pourrait la faire exister !)

Je justifiais ainsi mon culte à l'idole. J'étais reclus en religion d'amour pour elle. Elle que je savais désormais ne pas rencontrer dans la réalité. Puisqu'elle avait refusé de devenir « ce qu'elle était ».

\*

Et voici que j'étais devant l'autre, à Paris, dans ce restaurant qui n'avait de l'Inde que des signes de pacotille. L'autre qui était bien elle, et faisait disparaître d'un simple sourire mes rituels et mes prières.

J'avais fini par croire, je m'en rendais compte maintenant qu'elle était face à moi, que l'idole n'avait avec elle qu'une relation contingente. Je découvrais que mon amour n'était pas cette église abstraite que j'avais bâtie en solitaire. J'avais devant moi celle que j'adorais. Et ce que je n'aurais pas accepté de l'idole, je l'acceptai de la femme réelle : ce que j'aimais était insaisissable. Je me sentais humble devant son mystère, je ne pourrais jamais l'éclaircir. J'éprouvais de la reconnaissance de la voir exister, un instant devant moi avant de disparaître. Des sentiments que j'avais connus dans les premiers mois de notre rencontre, je m'en souvenais maintenant, qui avaient été remplacés par la rage de capter ce qui m'échappait.

Ce que j'aimais existait, au dehors de moi. Par sa présence, elle me réconciliait avec la réalité.

\*

À ce moment-là, je crois que c'est à ce moment là :

– Comment dire ? Il y a entre nous... je ressens une impression de familiarité... c'est le mot... quelque chose fait que nous sommes d'une même famille... pas seulement à cause des années vécues en commun... la communauté vient de plus loin...

Elle accueille le mot « familiarité », elle en est très heureuse, je suis heureux qu'elle le soit.

\*

Il est temps de partir. Maintenant je peux. Nous marchons vers le métro. Pour la première fois nous marchons ensemble. Avant, il fallait toujours qu'elle renâcle, derrière ou devant, jamais à mon côté. Je la sens attentive à mon allure ; je sens chez elle, par instants, une hésitation. Elle cherche à ajuster nos pas, elle ne trouve pas d'instinct mais elle désire s'accorder.

Cela m'émeut beaucoup plus que tout ce que nous pourrions dire.

Pour la première fois, nous marchons d'un même rythme qui n'est ni le sien ni le mien ; celui que nous inventons sur le quai du métro. Je vois nos deux silhouettes dressées qui avancent ensemble. Nous sommes profondément appariés, il suffit que nous marchions ensemble pour que cela éclate aux yeux de n'importe qui.

Après je ne me souviens plus. Nous regardons s'égrener les stations, assis côte à côte. Elle descend à Odéon. En se levant, elle a un geste. Elle serre mon épaule dans sa main. C'est le premier contact. Sur la place de l'Odéon, il y a treize ans, je l'avais retrouvée un jour d'été. Nous nous étions serrés si forts. Pour vivre ensemble. Je l'ai regardée s'éloigner sur le quai. Sa silhouette s'est tassée sur elle-même. J'ai cru voir cela.